
Modèles et contre-modèles de l'humanisme napolitain : Giovanni Pontano à la recherche d'une langue

Models and Antimodels in Neapolitan Humanism: Giovanni Pontano looking for a Language

Florence Bistagne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/1030>

DOI : 10.4000/cei.1030

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2012

Pagination : 99-110

ISBN : 978-2-84310-234-9

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Florence Bistagne, « Modèles et contre-modèles de l'humanisme napolitain : Giovanni Pontano à la recherche d'une langue », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 15 | 2012, mis en ligne le 30 avril 2014, consulté le 27 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/1030> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.1030>

© ELLUG

MODÈLES ET CONTRE-MODÈLES DE L'HUMANISME NAPOLITAIN : GIOVANNI PONTANO À LA RECHERCHE D'UNE LANGUE

Florence Bistagne

Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse

Giovanni Pontano (1429-1503)¹ est un homme politique qui a beaucoup voyagé pour les missions royales, et a donc eu un contact direct privilégié avec les savants de son époque, outre le contact épistolaire. De plus, il commence sa carrière sous les auspices de ses oncles Lodovico, qui est au service de Cosme de Médicis au concile de Bâle en 1439, et Tommaso qui est professeur de droit à Florence, même s'il décide d'entrer au service d'Alphonse le Magnanime plutôt que de Cosme de Médicis. Dès 1447, Pontano va à sa rencontre en Toscane, où Alphonse fait la guerre contre Florence alliée de la papauté, pour affirmer ses droits sur le royaume de Naples. C'est là qu'il rencontre Panormita, qui le fait venir à Naples.

Son meilleur ami, Marino Tomacelli, est l'ambassadeur de Naples à Florence, et de nombreuses lettres² montrent que Pontano se situe toujours dans les débats intellectuels. Réciproquement à Naples se trouve Francesco Pucci un élève de Politien, qui fait le lien entre eux. Ainsi Pontano a pu avoir des contacts plus directs avec le milieu florentin à toutes les périodes de sa vie. Il en va de même pour le milieu romain, les échanges sont très intenses : Valla ou Pomponio Leto ont fait un séjour à Naples, et Pontano est souvent allé à Rome, notamment en 1486 signer la paix avec Innocent VIII, ainsi qu'il le rappelle dans l'*Asinus*.

1. La biographie la plus récente de Pontano est celle de Carol Kidwell, *Pontano, Poet and Prime Minister*, Londres, 1991. Les travaux de Salvatore Monti, « Il problema dell'anno di nascita di Giovanni Pontano », *AAP*, n.s., XII, 1962-1963, p. 225-252, a fixé de façon ferme la date de naissance de Pontano à 1429.

2. E. Percopo, « Lettere di Giovanni Pontano a principi e amici », *AAP*, 1907, p. 1-86.

Pontano contre Leonardo Bruni

C'est dans le *De Aspiratione*³ que cette polémique prend toute son ampleur. Cet ouvrage, le premier de Pontano, a été imprimé en 1481, mais rédigé vers 1462. Il est dédié à Marino Tomacelli, que nous verrons cité six fois dans le *De Sermone*, et qui est l'ambassadeur du royaume de Naples à Florence, donc un excellent relais entre les humanistes florentins et napolitains, et à Pietro Compatri, cité lui aussi six fois dans le *De Sermone*. Ce sont ses deux plus chers et plus anciens amis, membres éminents de l'Académie, et possédant de grandes charges dans le royaume : Compatri est Président de la chambre de la Sommaria, l'équivalent d'un ministre des finances. À travers le *De Aspiratione*, Pontano s'inscrit dans une controverse sur l'orthographe de la langue latine « rénovée », dont les Florentins ont été les tenants, et il nomme expressément Leonardo Bruni.

Il commence par traiter de l'aspiration des voyelles en syllabes fermées en milieu ou en fin de mot. Il prend l'exemple de *mibi* comme Quintilien⁴, et justifie la présence de l'aspirée pour éviter l'hiatus entre les deux voyelles de même prononciation. Mais Pontano ne s'arrête pas à cette seule observation grammaticale, il en profite pour fustiger l'emploi fréquent à son époque de la lettre -c, intercalée avant le -h dans des mots comme *michi* et *nichil*. Cette contamination de la prononciation latine juste vient selon Pontano des invasions gothiques et lombardes, qui aspiraient le -h de façon si sourde que la syllabe en devenait gutturale, donc transcrite par

3. Giovanni Pontano, *De Aspiratione, dialogi, de sermone, De Bello Neapolitano*, s.l., s.n., s.d., (BAV : R I -IV-1329 -int3); *De Aspiratione*, Matthias Moravus, Naples, 1481; G. Germano, *Per l'edizione critica del De Aspiratione di Giovanni Pontano*, Naples, INSRM, 1985; G. Germano, « Il *De Aspiratione* di Giovanni Pontano nel codice W.Ms 108-III della Chester Beatty Library di Dublino », *Nuovi studi in onore di Mario Santoro*, Naples, 1989, p. 43-58.

4. Institution Oratoire, I, 5, § 20-21 : « *Parcissime ea ueteres usi etiam in uocalibus, cum "aedos", "ircos" que dicebant. Diu deinde seruatum ne consonantibus adspirarent, ut in "Graccis" et "triumpis". Erupit breui tempore nimius usus, ut "choronae", "chenturiones", "praecones" adhuc quibusdam in inscriptionibus maneat, qua de re Catulli nobile epigramma est. Inde durat ad nos usque "uehementer" et "comprehendere", et "mibi": nam "mehe" quoque pro "me" apud antiquos tragoediarum praecipue scriptores in ueteribus libris inuenimus.* » (« Les anciens utilisaient très peu l'aspiration même dans les voyelles, lorsqu'ils disaient aedus et ircus [NdT, en latin classique haedus et hircus, « chevreau » et « bouc »]. Ensuite s'est maintenu pendant longtemps l'usage de ne pas aspirer les consonnes, par exemple *Gracci* et *triumpi* [NdT, respectivement pour *Gracchi* et *triumphi*, « les Gracques » et « triomphes »]. Puis, pendant un petit laps de temps, se trouva à la mode l'usage excessif, de sorte que des formes telles que *choronae*, *chenturiones* et *praecones* [NdT respectivement pour *coronae*, *centuriones* et *praecones*, « couronnes », « centurions », « hérauts »] restent encore aujourd'hui dans certaines inscriptions, à propos de quoi il y a une fameuse épigramme de Catulle. C'est de là que durent jusqu'à nous *uehementer*, *comprehendere* et *mibi* : en effet *mehe* au lieu de *me*, nous le trouvons surtout chez les anciens auteurs tragiques dans les vieux manuscrits. ») Nous traduisons. Quintilien fait ici allusion à la très plaisante pièce 84 de Catulle, à propos d'un certain Arrius qui aspirait mal à propos, dans une volonté de prononcer « à la grecque », ce qu'il dénonce à la fois comme snob et vulgaire.

le groupe -ch. Or Leonardo Bruni s'était fait le défenseur de cette graphie dans une de ses lettres, c'est ce que Pontano rappelle, et ce contre quoi il s'insurge au début du livre II : « *Verum, ut ad pronomen quod est mihi redeam, Leonardus Aretinus, cum ab Antonio quodam grammatico contemporaneo suo coargueretur, quod mihi per ch scripsisset, in hanc sententiam rescripsit quod haberet eius rei auctores Dantem, Petrarcam, Boccacium et Colucium, qui et ita ipsi scripserint et usus comunis idem comprobaret*⁵. »

La première remarque de Pontano porte sur la valeur des garants choisis. En effet, Dante, Pétrarque, Boccace et Coluccio Salutati ne brillent pas par la pureté de leur latin : « *Quorum scripta (de iis enim quod latine scripserunt loquor) tam paruum prae se ferunt latinae linguae cognitionem, ut non modo parum latine, sed ne grammaticae quidem saepe numero loquantur, quod qui non credit eorum libros inspiciat*⁶. »

Le classicisme de Pontano est déjà en germe dans sa première œuvre, lorsqu'il se permet de critiquer les « pères fondateurs » de l'humanisme italien et du renouveau de la langue latine, qu'il considère comme incorrects, et encore sous l'emprise du passé. De plus, se conformer à l'usage contemporain n'est pas non plus une garantie de correction, et il en appelle à Cicéron⁷ et Quintilien⁸, théoriciens de la langue latine originelle, reprenant avec eux la théorie de l'aspiration uniquement pour les voyelles et non pour les consonnes, sauf pour les mots empruntés au grec et aux autres langues, c'est-à-dire avec quatre consonnes seulement — c, p, t, r : « *Vocales omnes suo loco aspirationem accipiunt, e consonantibus quatuor*

5. Leonardo Bruni Aretino, *Epistolarum libri VIII*, Florence, éd. L. Mehus, 1741, volume II, p. 107-108 : « *Leonardus Antonio grammatico salutem. An dicendum scribendumque sit hoc pronomen michi per c litteram, uel sine c potius, a me per tuas literas studiose perquiris et simul ais quibusdam in locis notasse sic a me scriptum fuisse ut c littera interponeretur post primam i et aspirationem sequentem, quod esse contra ueterum consuetudinem affirmas nec tamen reprehendere te id ais, sed admirari quidem ac rationem huius requirere. Ego autem non quibusdam in locis, ut tu ais, sed ubique per c litteram eam dictionem scribere consueui habeoque auctores huius rei Dantem et Petrarcham et Boccacium et Colucium Salutatum doctissimos homines, qui et ipsi ita scripserunt et usus certe comunis idem comprobatur.* » (« Leonardo salue Antonio, le grammairien. Tu m'as instamment demandé dans ta lettre si l'on disait et écrivait le pronom *michi* avec la lettre c ou plutôt sans, et tu me dis en même temps que tu as remarqué que je l'avais écrit en certains endroits ainsi, intercalant la lettre c après le premier i et une aspiration suivante, ce qui est contraire, affirmes-tu, à l'usage des anciens ; tu ne me le reproches pourtant pas, mais tu t'en étonnes, et tu m'en demandes la raison. Or moi, ce n'est pas en certains endroits, comme tu le dis, mais partout que j'ai l'habitude d'écrire ce mot avec la lettre c, et j'en ai pour garants Dante, Pétrarque, Boccace et Coluccio Salutati, des hommes très savants qui eux aussi l'ont écrit ainsi, et l'usage commun le confirme de même avec certitude. »). Nous traduisons.

6. Nous citons d'après les annotations de Giuseppe Germano au *De Aspiratione*, ici, f. 33 v.

7. Orator, 160 : « *Quin ego ipse, cum scirem ita maiores locutos esse ut nusquam nisi in uocali aspiratione uterentur, loquebar sic, ut 'pulcros', [...] dicerem.* » (« Bien plus, sachant que les anciens parlaient de façon à n'employer jamais l'aspiration si ce n'est pour les voyelles, je faisais en sorte de parler en disant *pulcri* [NdT au lieu de *pulchri*]. »). Nous traduisons.

8. *Institution Oratoire*, I, 5, § 20-21.

tantum, c, p, t, r; h est muta aut semiuocalis. » C'est la définition classique, celle d'Alcuin également⁹.

Il reprend également Bruni sur le mot même de «hiatus», que Bruni nomme «*coincidentia*», mot que Pontano dénonce comme incorrect, n'étant attesté ni dans la littérature classique, ni dans la littérature médiévale, et même comme manquant de signification, puisque «*nec et coincidentia de uocalibus recte dicitur; neque enim litterae incidunt aut feruntur casu*¹⁰». Il lui préfère le terme *hiatus*, comme Quintilien¹¹, ou *uocalium congemination*, comme les grammairiens tardifs¹².

À l'orgueil de Bruni qui fonde une graphie de la langue latine sur un usage linguistique courant et sur l'usage de savants exclusivement florentins ou toscans des générations précédentes, qui vaudraient comme norme universelle, Pontano oppose la rigueur d'un retour à Quintilien¹³ et à son autorité indiscutable dans le domaine de la grammaire.

Ainsi, il dénonce chez Bruni une contradiction fondamentale : lui qui connaît bien et a dénoncé dans ses écrits le latin incorrect des auteurs qu'il cite, s'en sert maintenant comme garants pour une de ses lubies qui n'a pas de fondements scientifiques. Si au moins, ajoute-t-il, Bruni s'était fondé sur l'usage courant contemporain, il aurait certes fait une erreur, mais au moins n'aurait-il pas été autant en contradiction avec lui-même, il aurait dit *mici* avec la majeure partie des Italiens de cette époque, au lieu de *michi*, comme les Français et les Espagnols¹⁴.

Au-delà de cette polémique, Pontano, qui reconnaît à Bruni l'élégance du style en général et ce que lui doit la langue latine, affirme sa position

9. Alcuin, *De orthographia*, édition de Sandra Bruni, Florence, 1997, p. 17 [180] : «*Aspiratio ante uocales omnes poni potest, post consonantes autem quattuor tantummodo ponitur c t p r, ut habeo, heres, hiems, homo, humus Chremes Thraso Rhodus Philippus. H ideo uocalibus extrinsecus ascribitur, ut minus sonet, consonantibus autem intrinsecus, ut plurimum sonet.*»

10. *De Aspiratione*, f. 34 r.

11. *Institution Oratoire*, IX, 4, § 33 : «*Tum uocalium concursus: quod cum accidit, hiat et intersistit et quasi laborat oratio. Pessime longae, quae easdem inter se litteras committunt, sonabunt: praecipuus tamen erit hiatus earum quae cauo aut patulo maxime ore efferuntur*» («Et puis, il y a la rencontre des voyelles; lorsqu'elle advient, le discours présente des trous, s'interrompt, et pour ainsi dire avance avec peine. La pire sonorité est celle qui est produite par la rencontre de voyelles longues identiques; particulièrement désagréable cependant sera l'hiatus entre des voyelles que l'on articule avec la bouche ouverte ou carrément béante»), à propos des cacophonies à éviter dans le discours. Nous traduisons.

12. Priscien, *Institutiones Grammaticae*, 1, 22; 3, 7; 7, 20; Isidore de Séville, *Etymologiae*, 2, 21, 2.

13. Il cite mot à mot le passage de Quintilien, *Institution Oratoire*, I, 6, 43-45 : «*Ergo consuetudinem sermonis uocabo consensum eruditorum, sicut uiuendi consensum bonorum.*» («J'appellerai usage dans le langage le consensus des hommes cultivés, comme dans la vie, c'est le consensus des hommes de bien.») Nous traduisons. Ce n'est donc pas parce que tout le monde dit une chose qu'elle est correcte... et des érudits ne sauraient adopter l'usage commun s'il est incorrect, nous avons là une définition du bon usage.

14. *De Aspiratione*, f. 35 : «*Non tam michi quam mici dixisset: nam illa aetate, ut hodie Galli et Hispani, maior pars Italiae mici dicebat sine Aspiratione idque etiam num in multis durat.*»

grammaticale : revenir aux anciens latins, rechercher la correction à l'antique. L'insistance sur l'hiatus vient du fait que c'est un topos dans la rhétorique antique¹⁵ : il trouble le cours du discours, il provoque la cacophonie, et c'est une insulte à l'harmonie et à la beauté. Le -h de *mihi* est bien là pour éviter l'hiatus, et tous les auteurs anciens emploient cette forme, concurremment avec *mi*, synérèse poétique.

Pontano s'en veut pourtant d'avoir attaqué le Maître, et il ajoute :

*Erat uerecundiae meae, quod ipse confiteor, aduersus hanc Leonardi opinionem nihil omnino dicere contentusque esse poteram illa praecepisse quae ratio postulabat, quod profecto fecissem, ni me metus quidam inuasisset ne, si et mihi et nihil absque c protulero, ut maiores nostri fecerunt et ego libenter obseruo, Iudaeus aut Chaldeus Leonardi conuincar sententia; frustraue tot annis contulerim faciendis uersibus, in quibus multo quam in oratione soluta exquisitius, subtilius atque cautius litterarum soni attendendi sunt et earum concentui consulendum*¹⁶.

Pontano ne veut pas qu'on le considère comme un querelleur, *homo contentiosus*, ce qu'il reproche à Lorenzo Valla dans le *De Sermone*. Ce ne sont pas ici de fausses excuses : Bruni est mort, mais a été un très grand savant, et la critique n'est pas gratuite, ni personnelle, elle sert aussi à consolider sa propre réputation de poète.

Pontano contre Lorenzo Valla

Dans le *De Sermone*¹⁷, Lorenzo Valla est donc le type du querelleur. Même si Pontano rappelle qu'il n'a aucune animosité particulière contre lui, il le critique frontalement, et sur un point qui est moins « de détail » que la polémique avec Bruni. Il s'agit de la préférence à accorder à Cicéron ou à Quintilien.

15. Dans la *Rhétorique à Herennius*, 4, § 18-19, l'hiatus est condamné : « *Crebrae uocalium concursiones, quae uastam et hiantem orationem reddunt* » ; dans l'*Orator*, 32, Cicéron aussi recommande d'éviter l'*hians oratio*. Voir également le passage de Quintilien déjà cité.

16. *De Aspiratione*, f. 36 : « Il m'était possible, par discrétion, moi-même je l'avoue, de ne rien dire du tout contre cette opinion de Leonardo, et je pouvais me satisfaire de recommander ce que voulait la raison, ce que j'aurais fait bien sûr, si une sorte de crainte ne m'avait envahi, en citant *mihi* et *nihil* sans le -c, comme l'ont fait nos ancêtres, et comme je le fais moi-même volontiers, d'être pris pour un Juif ou un Chaldéen selon l'avis de Leonardo ; en vain alors aurais-je passé tant d'années à faire des vers, dans lesquels il faut, bien plus qu'en prose, avec plus de recherche, de finesse et de soin, être attentif à la sonorité des lettres et veiller à leur harmonie. » Nous traduisons. Pontano fait ici allusion aux langues sémites, hébreu et arabe (« chaldéen »), qui présentent de nombreuses aspirées.

17. *De Sermone*, I, XVIII.

En 1416 la découverte par Poggio Bracciolini¹⁸ de l'*Institution Oratoire* complète à Saint-Gall a été une révélation pour les humanistes. Même si Quintilien n'avait pas totalement disparu pendant le Moyen Âge¹⁹, c'était la *Rhétorique à Herennius* et le *De Inventione* qui étaient les plus enseignés et commentés.

C'est Lorenzo Valla qui s'est signalé alors comme le grand partisan de Quintilien et, en 1428, il écrit même un *De comparatione Ciceronis Quintilianisque*²⁰, où il affirme la supériorité de ce dernier sur Cicéron. Ce que Pontano reproche à Valla, c'est d'abord son esprit de contradiction : au-delà de l'objective, selon lui, supériorité de Cicéron sur Quintilien, ne pas admettre cet ordre en est le signe. Mais il a aussi des arguments de nature scientifique bien sûr, et tout d'abord c'est sur le but assigné à la rhétorique qu'ils sont en contradiction.

Selon Quintilien²¹, la fin de la rhétorique est le *bene dicere*, bien parler, et l'orateur idéal est, selon la définition traditionnelle, un *uir bonus dicendi peritus*, « un homme de bien, expert dans l'art de parler », avec donc une moralisation de la fonction oratoire.

C'est dans le dialogue *Antonius*²², publié en 1491, que la polémique contre Valla et les grammairiens à propos de Quintilien voit le jour. Pontano a aussi à cœur de défendre Georges de Trébizonde, son maître, acharné contre Valla, qui le lui rendait bien, dans les années 1450, à Rome²³. Les grammairiens sont de parfaits cuistres, c'est le présupposé de base. La discussion sur Quintilien et Cicéron est en effet amenée par une réflexion de Pietro Compatri, qui se pose comme une « forte tête » : « [...] *Andream*

18. R. Sabbadini, *Le scoperte dei codici greci e latini nei secoli XIV e XV*, Florence, 1905-1914, p. 247-248 ; R. Sabbadini, *Storia e critica di testi latini*, Catane, 1914, 2^e éd. dans *Medioevo e Rinascimento*, II, Padoue, 1981 ; R. Sabbadini, *Studi di Gasparino Barzizza su Quintiliano e Cicerone*, Livourne, 1886 ; J. Monfasani, « Humanism and Rhetoric », dans Rabil, *Renaissance Humanism: Foundations, Forms and Legacy*, 3 vol., Philadelphie, 1988, p. 171-235.

19. L'étude de Jean Cousin, *Recherches sur Quintilien : Manuscrits et éditions*, Paris, 1975, est fondamentale pour l'histoire de la transmission de ce texte.

20. Sur cette œuvre, perdue, voir S. Camporeale, *Lorenzo Valla: Umanesimo e Teologia*, Florence, 1972, p. 89-95 ; voir aussi L. Valla, *Le postille all'Institutio Oratoria di Quintiliano*, éd. L. Cesarini Martinelli, A. Perosa, *Medioevo e Umanesimo*, 91, Padoue, 1996.

21. *Institution Oratoire*, *passim*, mais surtout, II, 15, 38 : « *Rhetorice esse bene dicendi scientiam [...] nam si est ipsa bene dicendi scientia, finis eius et summum est bene dicere.* » (« La rhétorique est l'art de bien parler [...] en effet, si elle est vraiment l'art de bien parler, sa fin et son summum est de bien parler. ») Traduction V. Cousin légèrement modifiée.

22. Nous citons d'après la récente édition allemande : Pontano, *Dialoge*, trad. allemande de H. Kiefer, H. B. Gerl et K. Thieme, W. Fink, Munich, 1984.

23. Sur la dispute entre Georges de Trébizonde et Lorenzo Valla, voir J. Monfasani, *George of Trebizond: a Biography and a Study of his Rhetoric and Logic*, Leiden, 1976, p. 262-292.

*opulenter saluum esse iubemus, neque enim grammaticos adeo ueremur ut opulentiam cum salute coniungere timeamus*²⁴. »

Ils sont bornés²⁵, et rejettent Cicéron au profit de Quintilien, alors que, s'il faut faire l'éloge de Quintilien, c'est bien en tant que disciple de Cicéron : « *Quodsi loqui uera uolumus, illa uel summa Quintiliani laus est, quod diuinae Ciceronis eloquentiae diligentissimus obseruator atque inspector fuerit. Quid enim quamuis acute ab eo in dicendi arte praecipitur quod non e Ciceronis fonte haustum sit*²⁶? »

C'est sur la définition que Quintilien donne de la fin de la rhétorique que porte la première critique. Si elle convient parfaitement pour les rhéteurs, ce n'est pas le cas pour les orateurs, qui eux ont besoin de la rhétorique pour persuader, et non comme seul divertissement. Mais cela est un premier point. C'est à la manière même de définir que Pontano s'intéresse. Il prend l'exemple des mots *status* et *constitutio*, et expose la définition d'un grammairien, Quintilien, et celle d'un orateur, Cicéron. Si Cicéron fait bien apparaître la substance de la chose en en montrant le *genus* et la *differentia*, Quintilien convoque plusieurs notions telles que la *res*, l'*ens*, et le *genus*. Ainsi, la nécessité cicéronienne de l'accord entre le sujet et l'objet n'existe pas chez Quintilien, et donc la définition n'est pas compréhensive :

*Ac si loqui uera uolumus, altera, idest Ciceroniana, est philosophi rem explicantis atque ante oculos ponentis, altera eius qui id potius quaerere uideatur ut qui audiunt caecutiant magis quam ut recte uideant. [...] mihi quidem Cicero eloqui rem et explicare, Quintilianus uero balbutire quodammodo (tanti uiri pace dixerim) uidetur*²⁷.

Un peu plus loin, Pontano se défend encore d'attaquer Quintilien personnellement, toujours pour ne pas être taxé de vouloir chercher la querelle, ce qu'il reproche tant à Valla, en faisant dire à Andrea Contrario : « [...] *Vt uideri uelimus non aduersus Quintilianum causam suscepisse, sed ut qui potius Ciceronem a grammaticorum qui nunc uiuunt rabidis morsibus*

24. Antonius, dans *Dialogue*, édition citée, p. 157 ; « Je souhaite qu'Andrea se porte "magnifiquement", car je n'ai pas peur des grammairiens au point de craindre d'associer "salut" et "magnificence". » Nous traduisons.

25. Ce n'est pas le cas de Valla, qui opérera dans les *Elegantiae* un rééquilibrage entre Cicéron et Quintilien, par rapport à son œuvre de jeunesse.

26. Antonius, dans *Dialogue*, édition citée, p. 158 : « Et à dire vrai, la plus grande gloire vraiment de Quintilien, c'est d'avoir observé et étudié avec le plus d'application la divine éloquence de Cicéron. En effet, que préconise-t-il, dans l'art du discours, de façon si pénétrante que ce soit, qui ne soit puisé à la source de Cicéron ? » Nous traduisons.

27. *Ibid.*, p. 174 : « Et à dire vrai, l'une, c'est-à-dire celle de Cicéron, est celle d'un philosophe qui explique une chose et la présente devant les yeux, l'autre est celle de quelqu'un qui semble plutôt chercher à aveugler l'auditoire, plus que lui rendre la chose bien visible [...] il me semble que Cicéron dit la chose et l'explique, tandis que Quintilien balbutie en quelque sorte (soit dit sans offenser un si grand homme). » Nous traduisons.

*liberare studeremus*²⁸. » C'est donc bien aussi pour s'inscrire dans une polémique contemporaine que Pontano prend parti ici pour Cicéron et les grammairiens que sont Valla, le tenant de Quintilien, mais aussi Politien, qui revendique ce titre, et se veut anti-cicéronien. Contrario d'ailleurs finit son intervention en interpellant Errico Puderico sur la poésie, qui est invité à « vomir sa bile²⁹ » sur les grammairiens et leur opinion sur la poésie. Valla est encore une fois visé, lui qui préférait Pindare à Virgile. Or s'ils ont le même sujet poétique, la Nature, Pindare en fait une simple description tandis que Virgile fait ressortir le miracle de la chose par la métaphore, dit-il à propos de la description de l'Etna³⁰ que l'on trouve chez ces deux poètes. Plus loin, Pontano mettra dans la bouche de Pietro Compatre un discours rapporté d'Antonio Panormita, comparant Virgile et Homère³¹, que Valla osait préférer au grand poète latin.

Il ne faut pas oublier cependant que ce dialogue est aussi une évocation nostalgique et drôle à la fois d'Antonio Panormita³², et que la polémique anti-Valla a ses racines dans leur inimitié réciproque : Panormita ayant même réussi dès 1447 à faire quitter Naples à Valla, alors qu'il n'y était arrivé qu'en 1444 appelé par Alphonse d'Aragon³³. Tous deux sont morts au moment de la rédaction du dialogue, et de la diégèse. Rappeler cette polémique, c'est à la fois faire revivre ce qu'a d'universel et d'éternel la pensée de Panormita, et perpétuer la tradition anti-grammairienne. C'est bien Politien, qui à l'époque est considéré comme l'héritier de Valla, qui

28. *Ibid.*, p. 174 : « [...] que je ne veux pas avoir l'air d'engager un procès contre Quintilien, mais plutôt de quelqu'un qui s'efforcerait de délivrer Cicéron des morsures enragées des grammairiens vivant actuellement. » Nous traduisons.

29. *Ibid.*, p. 174 : « *Euomere bilem* ».

30. *Ibid.*, p. 175-190 ; Pindare, *Pythiques*, I, 1-3 ; Virgile, *Énéide*, III, v. 571-584.

31. *Ibid.*, p. 208 et suiv., à propos de la description des chefs grecs et de leurs villes d'origine dans l'*Iliade*, II, 484-784, et ceux d'Italie dans l'*Énéide*, VI, 756-854. Elle est simplement géographique, dit Antonio, chez Homère, tandis qu'elle a une fonction pédagogique dans l'économie de l'épopée chez Virgile.

32. À un Sicilien de passage à Naples qui demande à voir Antonio et la *porticus Antoniana*, car il a entendu parler des discussions *Socratico quodam more* qui s'y tiennent, Compatre, un « pontanien historique » répond : « *Haec est illa Porticus, sane dignus tali conuentu locus, in qua desiderare nunc quidem Antonium possumus, uidere amplius non possumus* » (« Voici le fameux Portique, endroit fort digne d'une telle réunion, où maintenant nous pouvons bien regretter Antoine : nous ne pouvons plus le voir »), *Antonius*, ouvr. cité, p. 140. Nous traduisons.

33. Lucia Gualdo Rosa a attiré notre attention, à propos de la *damnatio memoriae* lancée par les académiciens pontaniens contre Valla, sur le fait qu'il ne reste que très peu de manuscrits de la période napolitaine de Valla. Elle nous a aussi signalé une lettre d'Antonio Galateo à Ermolao Barbaro datée de 1480. Dans cette lettre, on peut lire clairement le nom de Valla sous les mots, mais aussi celui de Politien, ce qui réimplante la polémique entre hommes de la génération suivante : « *Insurgunt in nos ex altera parte aliterius factionis homines nouitii atticissantes grammaticuli, qui sterilem illam repristinationem colunt quae, aduersus peripapeticos sata, nondum coaluit, sed spinis tegitur* » (« Se dressent contre nous d'autre part de tout nouveaux petits grammairiens atticisants du parti opposé, qui cultivent ce fameux et stérile "retour aux origines", qui, semé contre les péripapéticiens, non seulement a pris, mais se couvre d'épines »), Antonio Galateo, *Epistole*, Lecce, édition A. Altamura, 1959, p. 89. Nous traduisons.

va être visé aussi, dans sa conception de la langue latine et du rôle de la grammaire dans la poésie.

Pontano contre Politien

Même si la querelle « historique » sur le cicéronianisme³⁴ et partant sur le rôle de l'imitation, les modèles à imiter et la langue à adopter a eu lieu entre Politien et Paolo Cortesi, après la publication en 1489 de la première centurie des *Miscellanea*, Pontano joue un rôle de premier plan dans ce débat sur la langue.

Politien³⁵ se veut poète-philologue, héritier de la *docta uarietas* de Callimaque : « *Fastidii expultrix et lectionis irritatrix uarietas mea*³⁶ », écrit-il dans la préface à la première centurie, employant justement deux mots rares, que l'on trouve chez Plaute et chez Apulée. Il veut écrire comme Clément d'Alexandrie, comme Aulu-Gelle, son modèle. Son esthétique de la bigarrure va cependant de pair avec une solide érudition littéraire : briller dans l'une signifie aussi briller grâce à l'autre

C'est pourquoi il refuse le modèle univoque, l'ennui, la monotonie, et la fausse érudition : prendre le seul Cicéron pour modèle, c'est faire preuve d'une méconnaissance de la langue latine dans son ensemble, et ce n'est pas seulement terminer ses phrases par une clausule : « *ridentur a Quintiliano qui se germanos Ciceronis putabant esse, quod his uerbis periodum claudunt: esse uideatur*³⁷ », rappelle-t-il. Inaugurant sa chaire au Studio de Florence, c'est avec Stace et Quintilien et non Virgile et Cicéron qu'il commencera ses leçons, ce qui constitue un vrai manifeste poétique. La latinité dans son ensemble, toutes les formes littéraires sans exception, voilà la conception de la langue latine pour Politien. Est-il alors si loin de Pontano ?

34. Voir l'échange de lettres dans *Prosatori latini del Quattrocento*, Milan, R. Ricciardi, 1952, p. 902-911. Politien y critique les « singes » de Cicéron, reprenant la formule de Quintilien. Se mettre alors sous l'autorité de Quintilien, c'est aussi invoquer la mémoire et la protection de Lorenzo Valla.

35. Fondamentale est l'édition de la deuxième centurie des *Miscellanea* par Vittore Branca et Manlio Pastore Stocchi, Florence, Olschki, 1972, ainsi que V. Branca, *Poliziano e l'umanesimo della parola*, Turin, Einaudi, 1983. Voir aussi P. Galand-Hallyn, « Les *Silves* de Politien : l'utilisation de la rhétorique antique dans la création d'une poétique néo-latine de la Renaissance », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1984, 1, p. 77-85 ; « La poétique latine d'Ange Politien : de la *mimesis* à la métatextualité », *Latomus*, XLVII, 1, 1988, p. 146-155 ; *Le Reflet des fleurs : description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Travaux d'Humanisme et de Renaissance, Droz, 1994 ; P. Laurens, « La poétique du philologue, la *Miscellanea* de Politien dans la lumière du premier centenaire », *Euphrosyne*, n.s., 23, 1995, p. 349-367.

36. « Chasseuse d'ennui et aiguillon de la lecture, voilà ma variété ». Nous traduisons.

37. *Prosatori latini*, ouvr. cité, p. 902 : « Quintilien se moque de ceux qui pensaient être les cousins de Cicéron parce qu'ils terminaient leur période par "*esse uideatur*" ». Nous traduisons.

Nous avons vu que pour Pontano, Dante, Pétrarque, Boccace et Salutati ne savaient guère de latin, et que la langue qu'il appelle latina ou romana était la langue latine restituée dans sa pureté et sa correction originelle : c'est-à-dire en faisant la guerre aux barbarismes, aux fautes de grammaire, et aux hellénismes, dont les Grecs³⁸ récemment arrivés en Italie truffent leur latin. Dans l'Antonius toujours, il critique Macrobe et sa lecture de Virgile, et le renvoie à l'école de Cicéron, de Salluste et de César apprendre le latin :

[...] *Macrobius, sordidae locutionis, ne dicam orationis grammaticus. Quid tu, peregrine homo, de maximi poetae admirabili artificio nobilissimisque inuentis te iudicem statuis, qui ne latine quidem loqui scias? [...] at ego maluissem te, cum latine loqui uis, Ciceronem aut quem alium e doctissimis in loquendo sequi. An tu apud Ciceronem, Sallustium, Caesarem inuenisti: 'in memoriam atque in ingenium ire' [...] et mille his etiam absurdiora magisque barbara, quibus tu, ineptissime, cum sis ipse ineptissimus, uteris? Atqui audacissime grammatices, cum fateris te sub alio ortum coelo a linguae latinae uena non adiuuari, cur de maximo deque alieno poeta tamquam praetor iudicas?*³⁹

Il faut un modèle pour la langue, mais il faut une langue correcte, et ce n'est pas parce qu'un auteur est ancien qu'il est correct. L'éclectisme de Pontano est adouci par son exigence de correction. À la différence de Politien, il refuse le style bigarré, il cherche des mots « élégants et appropriés », *uerba elegantia et propria*, « qui ne sentent pas le rance, ne sont pas obsolètes, ne sentent pas l'affectation, et sont les moins ambigus », « *non rancida, non obsoleta, non putida minimeque ancipitia*⁴⁰ ». Pontano a un sens historique développé de la langue latine, de Plaute à Boèce, mais son attention se porte sur le siècle d'or et sur Cicéron. Il fait cependant bien la différence entre le style, *genus dicendi*, les mots et le champ d'application de ce style. On n'écrit pas la poésie comme l'histoire, comme la prose, la philosophie etc., et l'on ne doit donc pas tirer le matériel linguistique d'un seul auteur, même si dans chaque style il y a un maître incontesté. C'est

38. Pontano les appelle *graeculi* dans le *Charon*.

39. *Antonius*, dans *Dialoge*, ouvr. cité, p. 192 : « [...] Macrobe, ce grammairien à la façon de parler dégoûtante qui ne mérite pas même le nom de style. Pourquoi toi, un étranger, te poses-tu en juge de l'art admirable et des très nobles inventions du plus grand des poètes, toi qui ne sais même pas parler le latin? [...] mais moi j'aurais préféré, puisque tu veux parler le latin, que tu suives dans ton discours Cicéron ou un autre parmi les plus cultivés. Est-ce par hasard chez Cicéron, Salluste, César que tu as trouvé "aller vers le souvenir et vers le naturel" [...] et mille choses encore plus absurdes que cela et encore plus barbares, que toi tu emploies de façon la plus stupide, puisque tu es vraiment des plus stupides? Eh bien, grammairien très audacieux, puisque tu avoues que toi, né sous d'autres cieux, la veine de la langue latine ne t'aide pas, pourquoi juges-tu comme un préteur du plus grand poète, qui est pour toi un étranger? », à propos des *Saturnales*, V, 1, 7 et 12. Nous traduisons.

40. *Actius*, éd. C. Previtera, dans *Dialoghi*, Florence, Sansoni, 1943, p. 213.

ce que Pontano rappelle dans l'*Actius*, dans la lignée de Denys d'Halicarnasse⁴¹, de Sénèque le Rhéteur⁴², de Quintilien⁴³. Il ne s'interdit donc pas le néologisme, nous l'avons vu, les diminutifs, ni le recours à des expressions de toute la latinité, et il se sert de l'effet de variété dans son discours, mais cela est toujours subordonné à l'exigence de correction.

La grande différence avec Politien et leur pierre d'achoppement vient de cette subordination de la variété à l'*aptum*, mais aussi de leur conception de l'*ars* et de l'*ingenium*. Si pour Politien l'*ars* est subordonné à l'*ingenium*, car il ne s'exerce dans l'imitation que pour revendiquer la force créatrice du talent, au contraire pour Pontano l'*ars* est tout puissant, pour atteindre la variété, qu'il recherche lui aussi, que ce soit en poésie, ou, nous le verrons dans les facéties, où il peut à lui seul modifier la Nature, rendre drôle ce qui ne l'est pas, correct ce qui est licencieux, de bon goût ce qui est obscène...

Le style de Politien et celui de Pontano semblent tous deux être variés dans la recherche de l'expression, et l'on trouve même deux poèmes à l'*incipit* extrêmement ressemblant :

Puella molli delicatior rosa
Quam uernus aer parturit [...]

écrit Pontano dans le *Parthenopeus siue amores*, I, 4, *ad Fannia*,

Puella delicatior
Lepusculo et cuniculo
[...]
Puella qua lasciuior
Nec uernus est passerculus [...]

écrit Politien dans la pièce *Ad puellam suam*⁴⁴, mais leurs théories poétiques restent opposées : l'un est plus précieux, défendant la variété de la nature et la primauté de celle-ci sur l'art, l'autre est le premier défenseur d'un classicisme qui vise à dompter la nature, les élans incontrôlés du style, et qui soumet la recherche de l'inattendu, du précieux, du rare, à la pureté et à la correction de l'expression. C'est de ce décalage que naît le comique

41. *Lettres à Pompée*, III.

42. *Controuersiae*, I, pr. 6

43. *Institution Oratoire*, X, 2, § 25.

44. Voir Jean-Louis Charlet, « L'ode 8 de Politien : hymne à la beauté? », *Homo Sapiens. Homo Humanus*, Florence, Olschki, 1990, t. 2, p. 41-56 ; Pierre Laurens, « La poétique du philologue, la *Miscellanea* de Politien dans la lumière du premier centenaire », *Euphrosyne*, n.s., 23, 1995 ; « Modèles plautiniens dans la lyrique amoureuse latine de la Renaissance : de Marulle à Kaspar von Barth », *Les Cahiers de l'Humanisme*, I, Paris, 2000, p. 349-367.

théorisé dans le *De Sermone*. Et cela passera aussi par la conscience et la maîtrise de soi dans l'*actio* oratoire, c'est-à-dire la façon de se tenir, transposée dans le cadre de la vie en société.